

texte audio description

Marie
Minoor



NEW

INTRODUCTION

Là, on l'entend bien c'est la guerre. En 1860, c'est l'affrontement entre la France et la Prusse, devenue plus tard une partie de l'Allemagne. Quand les Prussiens gagnent et assiègent Paris, un nouveau gouvernement est mis en place et c'est une république conservatrice qui naît au détriment du peuple qui a trinqué pendant le siège. Les habitants de Paris, majoritairement ouvriers, se sentent donc délaissés par ce nouvel empire. Ils finissent par se révolter et prendre le pouvoir. Et cet événement s'appelle la commune et on est en 1861. Les révolutionnaires, qu'on appelle aussi les communards et communardes, seront exécutés par les troupes de Versailles. Quelques semaines plus tard, le gouvernement revient en force, renverse la commune et fait un massacre. 12000 militants sont fusillés. Et c'est dans ce contexte d'après commune qu'une nouvelle icône du mouvement ouvrier militant fait son apparition.

Il était une fois Marie Mineur.

Marie, elle est née à Verviers, ville à l'avant garde de la révolution industrielle. C'est un peu le Manchester liégeois. Et Marie, elle vient d'une famille ultra pauvre. Elle travaille en usine dès l'âge de huit ans et au cours de sa vie, elle va cumuler les emplois de service. Elle passe de couturière à blanchisseuse en ayant même été servante à une époque. Les heures ouvrières sont difficiles et les sacrifices sont lourds à porter. Alors, quand elle ouvre les yeux, elle a 41 ans. Elle est dans une salle de Dison, le 2 novembre 1871 et elle se réveille suite au discours gueulant d'une rebelle en puissance à cette époque. C'est Mina Puccinelli qui sera le déclic de l'engagement militant de Marie Mineur.

FREDDY JORIS

Au moment de la Commune de Paris, beaucoup de femmes ont été amnistiés après quelques années et une d'elles, Mina Puccinelli est une communarde. On les appelait aussi les pétroleuses parce qu'on les avait accusées de mettre le feu aux monuments de Paris. Mais donc Mina Puccinelli, quand elles arrive à Verviers pour faire des meetings dans la presse, c'est la pétroleuse Mina Puccinelli. Et ça fait un foïn fou parce que c'est une, c'est une vedette.

Mesdames, messieurs, bonsoir ! Vous l'avez déjà aperçue, Mina Puccinelli, la pétroleuse a fait salle comble hier, à Verviers. 500 personnes étaient présentes lors de sa conférence où la militante valorisait son "Vive la Commune".

Mina Puccinelli cumule les soirées de conférence. Elle s'est encore exprimée hier soir : Oui citoyens, je suis fière d'être la première femme qui a eu l'honneur et le courage de porter le drapeau rogue, un drapeau criblé de balles et qui servira à déclarer la république universelle.

La Puccinelli comme la police aime l'appeler était à Verviers hier soir. Infatigable, son meeting du 5 novembre a fait un carton plein. Et c'est bien entendu son militantisme qu'elle a apporté. Elle y critiquait notamment la justice belge qu'elle trouve injuste et partielle, la religion qu'elle désigne comme lieu de prostitution clandestin et bien entendu, le gouvernement qu'elle taxe de souteneur du vin. Reportage Jasmine Moulet et Carine Daire.

Elle est ultra surveillée par les flics belges et français parce qu'à l'époque, on croyait que le siège de la révolution en Europe c'était Verviers. Toute l'Europe était persuadée que si un jour ça pétait, ça allait peter à Verviers quoi. C'était très quadrillé par les flics et notamment la police verviétoise qui travaillait de manière très étroite avec la police parisienne qui demandait tout le temps des rapports sur ce qui se passait à Verviers. Donc Mina Puccinelli donne six ou sept conférences. Ce qui est beaucoup, c'est chaque fois plein, chaque fois. Donc pour pour l'agglomération, c'est très bien. Chaque fois, des centaines de personnes, des centaines de femmes et à chaque fois, elle l'explique « Ben voilà, les éléments de Mina Puccinelli, c'est en octobre novembre 61 et puis en mai 62, je vois Marie Mineur apparaître dans le groupe de l'Internationale, donc il n'y a pas de coïncidence, ça m'étonnerait que ce soit d'elle même chez elle, à 41 ans qu'elle se soit dit « tiens, je vais maintenant descendre dans la rue » alors qu'elle avait eu le temps.

Donc quelques quelques mois après ça, elle entre dans un groupe féminin du mouvement ouvrier verviétois qui, à l'époque, est le plus dynamique de toute la Belgique, ce mouvement ouvrier verviétois. Et ce groupe féminin, elle en devient la secrétaire. Alors, à l'époque, le mouvement ouvrier verviétois était très anarchiste. Donc la secrétaire, c'était celle qui voulait bien et il n'y avait pas de titre ni d'organisation très marquante. Mais on peut dire qu'elle en est la secrétaire parce qu'on voit que c'est elle qui signe la plupart des appels, des convocations, etc. Même si c'est pas structuré du tout. Et il faut bien bien souligner aussi aux gens que tout ça c'est 100 % bénévole à l'époque. Les gens risquent leur place en militant. Quand le mouvement ouvrier connaît un recul partout, dans toute la Belgique, après la commune en 1870, elle s'inscrit à fond dans le mouvement rationaliste. Ça, c'est un tournant qui a été le cas de énormément de militants qui se disaient « on n'arrivera jamais à rien, on n'arrivera jamais à rien, notamment à cause du poids de l'Église » (toutes les églises se sont toujours mises du côté des puissants et puis ils changent en fonction de la puissance qui change quoi). Et donc, le combat était clairement un combat laïc, anticlérical, anti Église et elle, et elle a été jusqu'à devenir la secrétaire un peu même officielle, une des six membres du comité de l'Association laïque locale, ce qui est totalement, totalement exceptionnel. C'était 5 mecs plus une femme.

**Discours de Marie Mineur en tant que membres des ouvriers solidaires
verviétois, publié dans Le Mirabeau le 29 septembre 1878**

Citoyennes, citoyens,

Depuis longtemps déjà, j'ai travaillé à provoquer des séances bimensuelles afin d'exposer publiquement nos idées et de travailler, par la libre discussion à l'instruction du peuple, instruction sans laquelle on ne peut arriver à l'émancipation du prolétariat.

C'est à vous, libres penseurs, qui avez abandonné la religion catholique parce que vous l'avez trouvée mauvaise, basée sur le mensonge et la crédulité, c'est à vous qui cherchez la justice et la vérité que je m'adresse particulièrement.

Arrachons nos enfants à l'influence pernicieuse de la prêtraille, de cette façon nos enfants à nous, libres penseurs, respecteront nos dernières volontés et nous serons enterrés civilement. Faisons-nous même ce qu'il y a à faire car les libéraux n'ont rien fait du tout et il ne feront rien.

Unissons nos efforts, écrasons la tyrannie, éteignons les discordes et ne formons plus qu'une seule famille, soumise à une même loi, ne suivant qu'un même code, celui de l'égalité dans les droits et les devoirs. Et qu'il n'y ait plus qu'un trône, celui de la justice, qu'un autel, celui de l'humanité.

M.M

Donc la place, la place de la femme au XIX^e siècle, d'une manière générale, elle est pire que ce qu'elle a été au 17^e, 18^e. Au 17^e, 18^e et même encore avant, il y a toute une série de choses qui ne sont pas codifiées. Plus la société avance, plus on formalise les choses et plus on met la femme en numéro deux. Et alors ? Au XIX^e siècle, c'est le sommet avec le code Napoléon. Donc elles n'ont elles n'ont légalement aucun pouvoir. Un petit peu comme l'ouvrier n'a aucun pouvoir face aux patrons. En cas de contestation, le patron est cru sur parole. Ici, en gros, c'est la même chose. Le code civil de Napoléon ou le code pénal je suppose va jusqu'à dire que un homme peut tuer sa femme en cas d'adultère. Dans l'autre cas, vaut mieux pas oser etc etc etc. Elles ne peuvent pas toucher leur propre salaire, elles ne peuvent pas travailler sans l'autorisation du mari, donc elles sont vraiment des citoyennes de deuxième zone dans toute la société.

Mais le problème alors dans le mouvement, la femme du monde ouvrier, c'est qu'elle a cette difficulté là, d'être une citoyenne de seconde zone, mais en plus elle a cette obligation de faire face à la pauvreté, à la misère. Je ne dis pas que tous les ouvriers étaient tous dans la pauvreté, dans la misère, allez, on va dire les 9/10, ça fait quand même une grosse proportion. Voilà, il y a beaucoup d'historiens disent c'étaient des gens qui vivaient plus proche de la mort que de la vie. Tout le système était fait pour qu'ils vivent. Point. Pas pour qu'ils vivent heureux. Pour qu'ils vivent. Pour qu'ils vivent et qu'ils produisent. Et donc, la femme, très souvent, doit travailler très tôt parce que il faut ramener à la maison. Quand je dis très tôt, c'est vers 17-18 ans, puis on fait des enfants. Faut s'occuper des enfants mais on sait pas continuer à travailler à l'usine. Et donc là viennent des années terriblement difficiles. Il y a évidemment aucune allocations familiales, rien du tout. Il faut s'occuper des enfants, on ne sait plus aller travailler, on vit encore plus dans la misère. Il ne faut pas compter sur le mari pour s'en occuper. De toute façon, il fait 12 heures par jour quand ce n'est pas quinze. Donc c'est la double peine : elle est déjà une citoyenne de seconde zone et une citoyenne de seconde zone malheureuse. Marie Mineur explique dans ses courriers que sa mère, quand elle devait travailler et que la petite était malade, on allait la conduire chez quelqu'un de plus pauvre ou de plus vieux qui ne pouvait pas travailler. Et il n'y avait pas de crèche, il n'y avait rien. Faut vraiment s'imaginer à quel point c'était lourd. Alors la femme dans le mouvement ouvrier... La difficulté là, elle est dans le hiatus complet. Enfin, il y a vraiment une contradiction entre le discours et la réalité des faits. Le rôle de la femme, on ne la veut pas comme militante, on ne la veut pas. Mais on dit qu'on doit la libérer, on dit qu'il faut que tout le monde soit à égalité, etc. Il y a vraiment un jeu incorrect, là. Le discours fait plaisir à lire et puis la pratique, quand on la voit, c'est assez, c'est assez choquant.

Donc c'est extraordinaire, les femmes qui ont milité et qui ont réussi à militer dans un contexte pareil, les règles du jeu étaient, étaient scandaleuses, même dans le mouvement le plus progressiste qui soit. Alors dans le cas de Marie Mineur, elle participe à la section des femmes de l'Association internationale des travailleurs, qu'on a appelé après la Première Internationale, simplement parce qu'il y en a eu deux, trois, quatre, cinq. Des sections de femmes dans la première Internationale, il y en a eu peu. Une des toutes premières, ça a été à Genève, une des toutes premières, ça a été en Hainaut avec Léonie Andres à Monceau, sur je ne sais quoi, tout près de Charleroi. Et puis alors, il y a eu celle de Verviers. Et en Belgique, il y en a encore eu après ça, une autre en Hainaut. C'est tout. Donc deux en Hainaut, une à Verviers. Mais alors, si on compare la section de Verviers, donc celle de Verviers, c'est celle de Marie Mineur qui milite jusqu'au bout. Et les trois autres de Belgique, non les deux autres de Belgique, celle de Genève et les quelques dizaines d'autres qu'on a en Europe. La différence de Verviers, c'est qu'elle tient dix ans, alors que toutes les autres, c'est six mois, six semaines, une ou deux réunions et puis on laisse tomber. Et donc, pendant dix ans, il y a un mouvement féminin et féministe.

Lettre publiée dans le Mirabeau du 1er juin 1879

Citoyens rédacteurs,

Lectrice assidue du Mirabeau, je viens vous soumettre une observation que j'ai faite en lisant votre estimable et vaillant journal. Cette observation, la voici :

La question de l'émancipation doit, il me semble, se résoudre par l'éducation, car à quoi servirait une révolution violente si l'on devait à son lendemain retomber, faute de connaissances, faute d'aptitudes aux mains de quelques ambitieux.

Il importe donc, pour que l'enfant soit élevé convenablement, que la mère connaisse les devoirs de son état et qu'elle soit mise à même de diriger ses enfants et d'en faire des êtres vraiment humains, digne du nom d'homme et sachant remplir ses devoirs. Or, il me semble que l'on s'occupe trop peu de l'éducation de la femme et il semble que quand par, par hasard, on aborde cette question, on ait déjà hâte d'en finir. La femme peut cependant jouer un rôle important dans la lutte sociale et l'on ne peut nier qu'elle soit capable de se mêler à une vie active.

Est-ce que les facultés intellectuelles manquent à la femme ? Évidemment non, en littérature combien d'hommes ne s'estimeraient-ils pas heureux s'ils pouvaient égaler Georges Sand, Mme de Girardin, Emilie Carlen. Dans les arts, n'avons-nous pas Mlle Rosa Bonheur et beaucoup d'autres dont je ne citerai pas le nom. Est-ce la fermeté, le courage qui leur manquent ? Véra Sassoulich a-t-elle manqué de courage, Mme Roland a-t-elle tremblé devant l'échafaud ?

Je bornerai là mes exemples, j'ajouterai seulement que les prêtres catholiques ont compris qu'entre leurs mains, la femme était un instrument d'une grande puissance, car dit le proverbe ce que la femme veut, Dieu le veut ; et la femme est aux mains des prêtres.

M.M

Donc tout ce discours là a pénétré les esprits d'une catégorie de Verviétoises pendant une dizaine d'années. Et ça, c'est totalement exceptionnel dans toute l'Europe. Elles étaient 200-300 militantes.

Les rapports de police disent qu'elle a des talents d'oratrice qui font qu'elle est extrêmement suivie. Donc c'est une qualité. Et alors, un journal catholique dit qu'elle a la voix haute et le verbe facile. Je dirais que d'une manière générale, elle a quand même inspiré des militantes sur le moment même. Mais alors aussi, septante ans après, les militantes féministes de la région de La Louvière, autour de Jeanne Vercheval. Et ces militantes se sont appelées les Marie Mineur à l'époque où il y avait la grève des femmes de la FN. On était en 66 à l'époque où le mouvement ouvrier avait une veine féministe extrêmement importante, où on peut dire où il y avait énormément de femmes qui allaient militer en mouvement ouvrier, ce qui n'était plus arrivé depuis depuis bien longtemps. Et donc les femmes de La Louvière ont repris le nom de Marie Mineur, se sont appelées les Marie Mineur. Il existe encore à La Louvière, sur un mur « A travail égal, salaire égal ». Le slogan est colossal, recouvert de badigeon. Il est là depuis sans doute plus de 50 ans. Signé M.M quoi, Marie Mineur.

JEANNE VERCHEVAL

Alors ça, c'est le micro. Est ce que vous pourriez donner votre prénom, votre nom de famille ?

Mon nom, c'est Jeanne Vervoort que j'ai abandonné à un certain moment parce que je ne trouvais plus d'emploi. J'ai donc pris le nom de mon mari et puis je l'ai justifié en tant que féministe parce que c'était aussi le nom de mes enfants. Donc j'ai gardé Vercheval-Vervoort. Dans la classe ouvrière en général, il y a beaucoup d'humour. Ca nous sauve parfois de certaines situations. Les hommes ont toujours raison. Aller discuter avec eux, sérieusement, c'est pas possible. Donc on rigolait ou on essayait de tourner en dérision. Enfin voilà, c'était notre façon à nous, sans violence, mais enfin tout de même, ou on leur sentait les pieds comme on disait. Ca veut dire quoi ? Sentir les pieds, ça veut dire ça veut dire se moquer d'eux, ça les faisait taire. Quand j'ai téléphoné à Chantal, j'ai dit « Moi, si vous avez des Dolemina en Wallonie, moi j'en suis ». Et donc quelques jours plus tard, elle me dit « On m'appelle de nouveau pour un interview à la radio. J'aimerais bien que tu viennes. Avec les copines, on a trouvé quelqu'un qui fait un travail sur Marie Mineur et on trouve que ce serait bien que vous vous appeliez Marie Mineur ». Alors je lui demande qui était Marie Mineur. Elle me répond qu'elle n'est pas certaine mais qu'il s'agit d'une femme mineur qui a été mineur dans les mines de Gilly. Or, comme je viens de la région de Charleroi et de Gilly ça allait d'office m'intéresser... Je me suis dit « Ok, Marie Mineur ». Mais c'était pas ça du tout. Mais bon, on l'a pris. Et on était très fières de porter ce nom là.

En fait, quand elle m'a invité à venir parler du féminisme à la radio, je me suis dit « Mais nous n'avons pas de groupe » et elle me dit « vas-y hein, fais un groupe ». Donc je travaillais à ce moment là chez à Cora City et j'avais donc deux deux copines qui étaient intéressés.

Elles trouvaient que c'était pas mal. Et puis j'avais une amie avec qui on avait milité à Bruxelles mais qui habitait dans la région. En fait, nous étions une petite dizaine et on a décidé que on n'allait pas être un groupe et dire qu'on était un groupe sans avoir rien fait. Et donc on s'est dit on va faire une enquête pour voir ce que veulent les femmes qui travaillent en posant des questions qu'on poserait encore maintenant à la limite « qu'est ce que vous faites de vos enfants quand vous vous travaillez ? Est ce que vous pensez à l'égalité homme femme ? Etc.". Et nous nous sommes rendues compte qu'une ou deux personnes dans les usines nous ramenait un paquet avec parfois la même écriture sur beaucoup de fiches, donc il y avait des femmes qui prenaient en charge à l'intérieur de l'usine les enquêtes et ça c'était merveilleux. Évidemment, nous avons gagné. Donc ces femmes nous remettaient les papiers et on leur laissait des numéros de téléphone, et donc on leur disait on est à votre disposition. Donc, quand il y avait un problème dans l'usine, on nous téléphonait et on nous demandait pour avoir un coup de main et c'est comme ça que on est rentré dans 4 usines de la région, enfin aux portes des usines, mais toujours non pas avec nos revendications mais avec les leurs. Et donc on a encouragé leurs revendications et on les encourageait à sentir les pieds de leurs délégués syndicaux. On allait sur les marchés distribuer des tracts disant « N'allez pas avorter avec des aiguilles, nous pouvons vous aider ». Heureusement, la région étant une région de gauche quand même, enfin de gauche, des papas de gauche. Chez les socialistes, c'était vraiment les pères, surtout à l'époque. Donc on n'a pas été vraiment empêché par la police. Oui, la police venait nous dire ça suffit maintenant. Mais peut être qu'on a été arrêtées une ou deux fois, mais ça ne nous impressionnait pas. Je crois que ça n'est pas resté dans nos souvenirs. En tout cas, à côté des enjeux, qu'est-ce que c'est ?

Qu'arrive-t-il lorsque les femmes se réunissent, le soir, par exemple pour écrire leur petit livre ? Ce soir-là, le mari trouve que le souper est mauvais. Il se dit qu'il ne pourra pas jouir de sa détente bien méritée. Il a l'impression que le bébé pleure plus qu'à l'ordinaire et que le programme de télévision est moche. Tout en courant dans la rue pour arriver à temps, la femme sent l'humeur de son mari et elle se demande si elle n'aurait ps mieux fait de renoncer à la réunion. Elle se demande si elle ne fait pas quelque chose de mal.

Lorsque les hommes se réunissent le soir pour l'une ou l'autre raison, pour aller jouer aux cartes, au billard ou pour aller s'asumer (on peut quand même une fois s'amuser), le souper ressemble quand même à un vrai souper, l'enfant ne pleure pas plus qu'à l'ordinaire, la femme en prend son parti, elle repasse les chemises après avoir rangé la vaisselle et puis elle remonte le réveil. Le mari revient tout à son aise, il trouve la maison en ordre et va se coucher l'âme en paix.

Et puis, petit à petit, on explique ce qui se passe aussi bien quand on fait l'amour et qu'on a pas envie, que tout d'un coup on oublie qu'on est occupé à faire l'amour et qu'on dit quand il faudrait bien remplacer les chaussures du gamin ou changer le tentures. Enfin bon, des choses aussi banales que ça. Mais on abordait aussi, c'est quoi le patriotisme ? C'est un coffre fort avec un drapeau dessus. Marie avait mis un micro pendant les réunions et on a retrouvé tout ça. Ce qu'il y avait aussi, c'était ce combat contre le misérabilisme aussi. Les travailleuses avaient le droit à la parole. On ne parlait pas des travailleuses. Elles parlaient d'elles. Voilà ce qui c'était important.

De sa personnalité, elle devait avoir... C'est moi qui tire une conclusion, elle devait avoir du culot, du cran, puisqu'elle se sépare de son mari. Elle est mariée, à l'âge de 18 ans. Elle est mariée avec un ouvrier métallo et quinze ans plus tard, ils ne sont plus ensemble. Je ne sais pas qui a largué l'autre, ils n'ont pas d'enfants. Ça peut être ça l'explication. Mais pour accepter de vivre célibataire. À l'époque, c'était beaucoup plus facile de vivre à deux. On s'épaulait. Et elle revit avec le type deux ans après. Il meurt. Puis quand elle devient veuve, une quinzaine d'années plus tard, elle se remarie. Mais elle se remarie avec un type plus jeune de dix ans. C'est aussi quelque chose de très inhabituel. Les convenances, à l'époque, c'était quelque chose d'extrêmement lourd. Elle est restée avec plus de 40 ans. Et alors une ténacité terrible parce que 51 ans, qu'est ce que je dis ? Non ? 1831, 1872, elle 41 ans, elle commence à militer. Et la dernière fois qu'on la voit militer, c'était en 1905-1906, dans ces eaux là. Elle a 75-76 ans, et c'est encore elle qui organise les fêtes de la jeunesse. C'est vraiment un personnage assez extraordinaire.

Il y a une trace physique qui subsiste, pas d'elle spécialement, mais du local où se réunissait la section des femmes de la Première Internationale. Donc si on a des auditeurs verviétois, ça se trouve au fond de la cour sauvage, place du Martyr. Donc la cour sauvage, c'est là où c'était entre le journal Le jour et Di Palma, c'est pour les gens de plus de 50 ans qui écouteront. Le journal n'est pas fermé, mais ils ne sont plus là depuis des années. Mais ça leur dira quelque chose la cour sauvage et c'est le seul local de la première Internationale qui existe encore en Belgique.

Il y a d'ailleurs au dessus encore une peinture locale des employés, parce qu'après c'est devenu le syndicat des employés. Alors l'autre trace, la ville a repris il y a quelques années un prix, un prix féministe. Il y avait un prix qui s'appelait le prix Olympe de Gouges, mais qui était organisé par des militantes qui commençaient tout doucement à vieillir, qui ont dit « bon, on préfère arrêter ». La ville a repris le prix et en a fait le prix Marie Mineur. Donc ça c'est bien le nom, le nom va rester. Et ça veut dire qu'à chaque fois, Prix Marie Mineur, alors on rappelle à chaque fois dans la presse, Marie Mineur, la première militante socialiste, féministe, laïque et anarchiste sur les bords en milieu ouvrier en Belgique.

On remercie Freddy Joris pour sa disponibilité, sa bonne humeur et son expertise autour du personnage mythique qu'est Marie Mineur. Administrateur général de l'Institut du Patrimoine wallon il a écrit une vingtaine d'ouvrages d'histoire politique et sociale. D'ailleurs, dans son livre "Marie Mineur, Marie Rebelle", vous pouvez retrouver tous les discours de cette militante féministe et ses lettres publiées dans le Mirabeau. La référence de son bouquin se trouve en description de cet épisode. Merci aussi à Jeanne Vercheval de nous avoir permis de rentrer dans sa vie.

"Il était une fois nos femmes wallonnes", est une série de podcasts qui part à la découverte de femmes qui ont marqué et marquent l'histoire de la Wallonie. Qu'elles soient directrice d'école, religieuses ou comédienne, ces badass d'hier et d'aujourd'hui, rayonnent sur notre patrimoine wallon.